

Robert Guédiguian

Le cinéma est un service essentiel

H-Paul Chevrier

Volume 38, numéro 4, automne 2020

Dossier Cinéastes préférés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chevrier, H.-P. (2020). Robert Guédiguian : le cinéma est un service essentiel. *Ciné-Bulles*, 38(4), 30–33.



Robert Guédiguian à la Mostra de Venise en 2016 — Photo: Andrea Raffin / Shutterstock

Robert Guédiguian

Le cinéma est un service essentiel

H-PAUL CHEVRIER

On a l'âge de sa bibliothèque, c'est pourquoi mes cinéastes préférés sont toujours actifs et m'apparaissent nécessaires parce qu'ils témoignent de leur société et de leur époque. Des cinéastes engagés comme Ken Loach, Aki Kaurismäki, Nanni Moretti, les frères Dardenne et Robert Guédiguian réfléchissent à la manière dont nous vivons les uns avec les autres, selon qui et où nous sommes. Ils revendiquent une société à visage humain, avec moins d'inégalités et plus de solidarité. De ce petit groupe, le Français Guédiguian est le plus convaincu de ne pouvoir faire qu'une chose : tenter de rendre le monde plus supportable.

Robert Guédiguian se définit comme un cinéaste de quartier. Depuis 1980, Il réalise tous ses films à Marseille, parce que toutes les histoires du monde peuvent se passer à Marseille, et plus particulièrement dans le quartier populaire de l'Estaque, dont les mutations géographiques et sociales s'avèrent universelles. Guédiguian tourne tous ses films avec la même équipe de techniciens et de comédiens, entre autres ses amis Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin et Ariane Ascaride (qui est aussi son épouse). Par ailleurs, le cinéaste produit lui-même ses films, dans un collectif, Agat Films & Cie¹.

Le cinéma de Guédiguian rend compte de l'évolution de la société française. Depuis 40 ans, le cinéaste a témoigné de la fin de l'ère industrielle et de la disparition des droits des ouvriers tout comme il dénonce actuellement l'ultralibéralisme et l'« uber-exploitation » des travailleurs. Il filme de petites gens qui essaient de comprendre ce qui leur arrive et qui se préoccupent des autres. Il sait leur rendre leur dignité et leur donner de grandes aventures. Dans le film **Dieu vomit les tièdes** (1991), il leur fait prêter serment : « Nous, fils de pauvres, jurons de nous battre jusqu'à la mort... pour que vienne un jour où tout le monde sera riche sans être capitaliste. »

1. La coopérative a produit, entre autres, **My Sweet Pepper Land** (Hiner Saleem, 2014) et **Le Jeune Karl Marx** (Raoul Peck, 2017).

Il faut réenchanter le monde

En 1993, Guédiguian réalise pour la télévision **L'Argent fait le bonheur**. L'histoire se déroule dans une cité de Marseille qui compte 953 habitants, 456 chômeurs, 302 alcooliques, 251 voleurs, 220 fascistes, 220 intégristes musulmans, 190 drogués, 59 séropositifs... et un curé qui ramasse les seringues. Porte-parole du cinéaste, celui-ci navigue entre les valeurs chrétiennes et les utopies communistes. Quand deux bandes rivales décident de séparer physiquement la cité en traçant sur le ciment la ligne jaune du racisme, les conflits s'enveniment, surtout à cause de la drogue. Simona réquisitionne l'église en tôle du curé, convoque les mères de famille; ensemble, elles tentent de redonner aux gens une conscience de classe. Pour réconcilier les enfants avec leurs pères (tous en prison), elles organisent un voyage en autobus scolaire... pour leur permettre de dévaliser une banque. Parce qu'il faut leur apprendre l'essentiel, la devise du film va comme suit : « Ne soyez pas mendiants, soyez voleurs... et solidaires. »

En 1997, Guédiguian obtient la reconnaissance internationale avec **Marius et Jeannette**, une histoire d'amour entre deux quadragénaires, Jeannette, la grande gueule, mère de deux enfants nés de maris différents et caissière dans un supermarché, et Marius, le faux boiteux, gardien solitaire d'une cimenterie en démolition. La force du film, c'est de lier le thème du couple à celui du groupe et d'élargir le foyer aux dimensions du voisinage. Il y a Caroline la communiste qui organise des retrouvailles chez les rescapées des camps, Justin le professeur à la retraite capable d'expliquer aux enfants l'existence de Dieu ou la bêtise des intégristes musulmans, Monique qui harcèle son mari Dédé parce qu'il a déjà voté pour le Front national, lui qui ne comprend jamais rien... Bref, des gens préoccupés par les problèmes de chômage, de précarité, d'intolérance et de racisme. La cour mitoyenne des appartements, avec ses fenêtres ouvertes, devient le petit théâtre d'une vie communautaire chaleureuse. Cette célébration de la parole n'a pas peur des émotions, elle favorise des



Gérard Meylan, Ariane Ascaride et Jean-Pierre Darroussin dans **La Villa**

débats sur la vraie nature de l'aïoli et s'offre même une chorale d'ivrognes. Parfois distanciée comme dans le conte, la mise en scène n'a rien de folklorique et valorise même une certaine réflexion politique.

Un retour à ses origines

À l'instar du Canadien Atom Egoyan, Robert Guédiguian part à la recherche de ses origines arméniennes. Dans **Le Voyage en Arménie** (2006), une cardiologue de Marseille recherche son père qui a fui dans son pays d'origine. Anna découvre la complexité d'un pays communiste devenu indépendant (en 1991) pour se livrer à toutes les corruptions du néolibéralisme. C'est devant le mont Ararat, confisqué par la Turquie, qu'elle finit par ressentir un sentiment d'appartenance à une Arménie en train de se faire. Le film **Une histoire de fou** (2015) raconte d'abord le génocide des Arméniens en 1915-1916 par l'Empire ottoman (la Turquie). Soixante ans plus tard, frustré par la non-reconnaissance de ce massacre avoué, Aram, un jeune marseillais d'origine arménienne, participe à un attentat à la voiture piégée contre l'ambassadeur de Turquie. Une victime collatérale y perd l'usage de ses jambes et quand la mère d'Aram cherche à demander pardon, on s'interroge à savoir s'il existe un terrorisme légitime.

Entretemps, Guédiguian réalise un autre film historique, **L'Armée du crime** (2009), sur un réseau de résistants com-

munistes réunis autour de l'Arménien Missak Manouchian, qui multiplia les attaques contre les Allemands dans la France occupée, avant d'être exécuté en 1944. Le film souffre de ses bonnes intentions et démontre que Guédiguian n'a rien compris à vouloir prendre le cinéma au sérieux. La preuve est que, la même année, Tarantino réalise un film de *fake news* sur un sujet similaire: **Inglourious Basterds** raconte les exploits d'un peloton de Juifs qui se vengent des nazis en les scalpant ou en leur faisant éclater la tête à coups de bâtons de baseball. Le cinéaste pousse la dérision jusqu'à assassiner Hitler, Goebbels et Goering dans une salle de cinéma à Paris. Ce qui distingue les deux films, c'est la décence ordinaire. Guédiguian a le courage de ses idées tandis que Tarantino se moque de tout parce qu'il ne croit en rien.

Un cinéaste de résistance

Guédiguian ressent le poids de la responsabilité que cela représente de faire du cinéma. Qu'il réalise un film policier ou une histoire d'amour, il y va toujours d'une certaine réflexion morale ou politique. Et ce sont ces questions morales qui confèrent à ses films leur dimension politique. Militant communiste, il croit au partage des richesses et du pouvoir, et demeure convaincu que l'on peut changer les choses.

Les Neiges du Kilimandjaro (2011) commence par une cérémonie de licenciement dans une entreprise en difficulté.

Michel Marteron, représentant syndical, dirige le tirage au sort d'une vingtaine d'employés à congédier. Et se retrouve lui-même au chômage... avec des billets d'avion pour la Tanzanie (et le Kilimandjaro) offerts par ses amis pour souligner ses 30 ans de mariage avec Marie-Claire. Un soir que le couple joue à la belote avec des amis, un bandit les agresse et les dévalise. On découvre par la suite que le voleur est Christophe, le dernier mis à pied lors du tirage. Michel porte plainte, Christophe est condamné à la prison et ses deux jeunes frères dont il a la garde sont livrés à eux-mêmes. Lorsqu'il réalise à quel point la jeune génération vit dans la précarité, Michel se demande s'il s'est embourgeoisé. Comment doit-on agir quand la personne qui vous a agressé est plus faible que vous? Parce qu'il est engagé, Michel prend ses responsabilités et, avec la bénédiction de Marie-Claire, décide d'adopter les deux enfants.

Guédiguian fait un peu le bilan de sa vie dans **La Villa** (2017). Le film se déroule à la calanque de Méjean, près de Marseille, qui est quasiment un décor de théâtre. À la suite d'une attaque cardiaque qui laisse un vieux dans un état végétatif, ses enfants se réunissent à son chevet : Angela est devenue actrice, Joseph est professeur, et Armand, l'aîné, a repris le restaurant du père. Les retrouvailles ravivent chez Angela un ancien drame, la mort de sa fille dans un accident dont elle tient son père responsable. Par ailleurs, le suicide des voisins âgés et la ronde des agents de l'immigration soulèvent des questionnements existentiels. Comment demeurer fidèle à ses idéaux dans un monde qui change? Les migrants formant le nouveau prolétariat, être de gauche rimera désormais avec la gestion du flot migratoire. Et la rédemption de la fratrie s'incarnera dans l'adoption de trois réfugiés syriens.

Guédiguian concède qu'il a tourné **La Villa** sans véritable découpage. Il y a pourtant composé les éclairages les plus sophistiqués, ce qui en fait son film le plus lyrique. Il affirme aussi sans ambages que les dialogues de ses personnages pourraient être les siens et que sa famille de comédiens — Ariane Ascaride, Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin — a largement contribué à l'élaboration de ses films. Ils ont vieilli ensemble, d'un film à l'autre. Si bien que lorsqu'il évoque leur jeunesse à travers des images tournées en 1985, c'est pour inscrire son film dans un récit beaucoup plus large qu'il a bâti et nourri depuis 40 ans et une vingtaine de films².

L'Internationale en plusieurs langues

La conception du monde de Guédiguian a survécu à la mort des idéologies (dans les années 1990) et il envisage toujours

l'action politique comme une prise de conscience d'un destin commun. Ce dont les écologistes essaient de nous convaincre. Il écrit régulièrement dans les journaux comme *Le Monde*, *Libération* ou *L'Humanité* pour expliquer la perte de la notion de service public, parce que le néolibéralisme s'approprie la santé, l'éducation, la recherche, etc. Le militant déplore aussi que sa génération n'ait pas réussi à transmettre ces valeurs de bien commun aux suivantes.

Présenté à la Mostra de Venise l'an dernier, **Gloria Mundi** (2019) dénonce l'individualisme forcené d'aujourd'hui. Daniel sort d'un long séjour en prison et retrouve son ex-femme, qui l'informe qu'il est grand-père : leur fille Mathilda a donné naissance à une petite fille prénommée Gloria. Daniel découvre une famille recomposée qui lutte par tous les moyens pour survivre. Mathilda est à l'essai comme vendeuse, son mari est chauffeur Uber et sa belle-fille Aurore gère avec son mari un magasin de revente d'objets d'occasion. Il n'y a plus entre les gens que des rapports d'argent, ils vivent les uns contre les autres. C'est le triomphe du capitalisme quand les individus croient pouvoir s'en sortir tout seuls et qu'ils tiennent le discours des exploités. Le cinéaste témoigne de leurs luttes pour survivre, mais surtout de leur bêtise naturelle. Le film se termine par le sacrifice de Daniel qui choisit de retourner en prison afin de sauver Gloria.

Le cinéma social est encore vivant, comme le prouvent les films **Parasite** (Bong Joon-Ho, 2019), **Les Misérables** (Ladj Ly, 2019) ou **Une affaire de famille** (Hirokazu Kore-Eda, 2018). Et la filière des cinéastes militants, toujours très active. Dans le film britannique **Sorry We Missed You** (2019), Ken Loach dénonce l'ubérisation du travail et l'appauvrissement des travailleurs. Dans le film finlandais **L'Autre Côté de l'espoir** (2017), Aki Kaurismäki échoue à protéger un réfugié syrien contre la violence des institutions. Dans le film belge **Le Jeune Ahmed** (2019), les frères Dardenne racontent l'embrigadement dans l'extrémisme islamiste et la difficulté d'en sortir. Dans leurs chroniques sociales, leurs récits d'apprentissage ou leurs relectures historiques, les cinéastes Ken Loach, Aki Kaurismäki, Nanni Moretti, Jean-Pierre et Luc Dardenne et Robert Guédiguian se battent contre l'ignorance de ceux qui ne veulent pas savoir. Cela relève du service essentiel. La dictature du divertissement les condamne quasiment à la clandestinité. Leurs films ne sont accessibles qu'en format DVD zone 2, chez Diaphana³. Comme certains de ces cinéastes prendront bientôt leur retraite, je réclame que leur cinéma soit classé au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO. 

2. Guédiguian tourne au Mali (comme s'il voulait retourner aux sources de l'immigration) un film intitulé **Twist à Bamako**. Le tournage a été interrompu en mars dernier à cause de la pandémie de la COVID-19.

3. Dans les bibliothèques, sur les réseaux de diffusion, sur les sites pirates, on trouve seulement cinq ou six titres du répertoire de Guédiguian, encore moins pour les autres.